

Pour toi maman où que tu sois

« La vie n'est pas ce que l'on veut nous faire croire » *Gérard Manset.*

« Tous les 78 conduisent comme des pieds » *Mamie Suzanne* au volant

PREMIERE PARTIE
Ceux de Cosmos

Chapitre 1

Je m'appelle Yvan Yacoub. Je travaille comme monteur professionnel pour les chaînes de télévision du groupe Artémis. Je suis arrivé il y a quatre ans à Cosmos, l'unique ville de la planète Fémina, une exoplanète située à 2 années-lumière de la Terre. Avant de tout quitter, je vivais en tant qu'intermittent à Paris, sous le seuil de pauvreté six mois de l'année. J'ignorais pourquoi Artémis m'avait sollicité, mais le contrat financier qu'ils m'avaient proposé ne se refusait pas. Je m'étais engagé comme monteur pour une durée minimum de dix ans, disponible à n'importe quelle heure de la journée, pour un salaire dix fois supérieur à tout ce que j'avais rêvé d'obtenir.

Je partais pour un très long voyage vers une jeune planète colonisée depuis une vingtaine d'années. Je changerais radicalement de mode de vie avec les avantages, mais aussi les inconvénients que cela représentait. J'avais quarante ans, et l'offre d'Artémis coïncidait idéalement avec mes envies personnelles de changement. La plus grosse difficulté fut surtout de convaincre Luna de me suivre à l'autre bout de l'Univers et de se faire à l'idée de passer deux ans en hibernation dans une capsule cryogénique avant de dire adieu à ses parents et à ses bonnes copines.

A notre arrivée, l'un des représentants du service DRH d'Artémis est venu nous chercher à l'aéroport et nous a fait le grand jeu : survol de Cosmos, l'unique mégapole de la planète, à bord de son Umbold couleur bleu nuit. L'air était tout à fait respirable et la rocade, baptisée la voie express, encombrée de véhicules. Mais c'est surtout le gigantisme des tours aussi peuplées que des petites villes qui nous a beaucoup impressionnés. Notre appartement de fonction était situé au trois cent soixante-dix-huitième étage de la tour HSBC, et mesurait plus de cent mètres carrés. Dans un souci d'organisation, tout Artémis, bureaux et studios, étaient situés dans la même tour. Tout le personnel, de la maquilleuse au présentateur vedette, en passant par les techniciens et les services de production, se trouvaient ainsi être mes voisins directs.

Pendant nos sept premières années sur Fémina, tout se passa plutôt bien. Nous nous étions acclimatés à notre nouvelle vie. Ma femme faisait ses emplettes dans l'un des dix-huit centres commerciaux de notre tour et enchaînait régulièrement des longueurs de piscine, qui était située à notre étage. Nous nous promenions en amoureux certaines soirées, toujours dans le même parc artificiel. J'avais acheté un vieux Fuop d'occasion, aéroglisseur préhistorique, mais très pratique pour rouler sur la rocade qui reliait les tours entre elles. Question boulot, je n'ai pas été surchargé. J'avais rapidement prouvé mon professionnalisme et mon sérieux pour toutes les missions qui m'avaient été confiées auparavant. Ainsi, durant cette période, j'avais monté une multitude de documentaires, téléfilms et reportages destinés aux trois chaînes de la télévision.

Puis, une longue période d'inaction s'ensuivit. Comme il était également stipulé dans mon contrat que je toucherais rubis sur l'ongle l'intégralité de mon salaire, même si aucune mission ne m'était confiée, je profitais de la situation pour me la couler douce. Ainsi, avant de recevoir ce fameux coup de fil, je paressais les doigts en éventail chez moi depuis plus de trois mois. J'étais le plus heureux des hommes et bénissais les Dieux que le service des attributions de missions ait égaré ma fiche d'embauche. Mais d'après le dicton, la paresse peut devenir source d'ennuis. La suite allait me prouver la véracité de cette expression populaire.

J'ai commencé à sérieusement me relâcher, ce qui n'a pas plu du tout à mon épouse, surtout lorsque j'oubliais de faire les courses. Puis les disputes se sont enchaînées à un rythme beaucoup trop rapproché. Cela aurait dû m'inquiéter. Il m'aurait suffi de faire le minimum pour calmer le jeu, mais la vie en avait décidé autrement.

Je fis la connaissance de Varna dans l'ascenseur, une charmante jeune femme d'à peine vingt-cinq ans, célibataire, et propriétaire d'une paire de seins magnifiques. Varna vivait à l'étage au-dessus du nôtre, et travaillait également chez Artémis dans un service dont j'ai oublié la fonction. Dès que ma femme partait à son travail, je l'appelais pour se retrouver. Elle m'offrait généreusement son merveilleux corps que j'explorais avec passion et enthousiasme. Notre relation a duré pendant deux semaines idylliques. Un jour, Varna est arrivée chez moi, l'air énigmatique, un gros sac de sport à l'épaule. Elle s'est déshabillée, ne conservant sur elle qu'un minuscule string aux bords en dentelle noire. Topless, elle s'est ensuite couchée sur moi, et telle une magicienne, a fait apparaître une bombe remplie de chantilly. Remarquant mon étonnement non feint, son adorable regard atteint d'un léger strabisme me fixa. Tout sourire, elle m'expliqua qu'elle voulait jouer avec moi au pâtisseries fou de nappage. Je fixai ses deux seins gonflés d'amour et compris rapidement les intentions de ma partenaire. Elle me confiait son magnifique corps comme terrain de jeu. Ce premier essai fut digne d'une orgie romaine, et l'une de nos parties de jambes en l'air les plus libérées et inventives qu'il nous fut donné de vivre. Mais le soir, je me sentis tellement barbouillé que je sautai le repas ; ce qui n'était pas dans mes habitudes, et inquiéta ma femme.

A partir de ce jour, à chacun de nos rendez-vous clandestins, Varna ramenait un attirail de produits pâtisseries. Elle me montrait avec fierté des flacons remplis de chocolat liquide pour nappage. Varna faisait une fixation sur ses excès de poids, qu'elle compensait au lit. Elle ne voulait plus expérimenter d'autres jeux érotiques, quitte à ce que j'attrape une sérieuse crise de foie.

Mais les choses se sont sérieusement dégradées, par la faute d'un crétin de magasinier qui avait oublié de renouveler la commande de petits drapeaux, privant de travail mon épouse pour la journée. Luna est rentrée à l'improviste.

Je me rappellerai toujours de sa tête lorsqu'elle nous surprit Varna et moi, en

train de lécher les couches de chocolat et de crème vanille dont nous avons mis plus d'une demi-heure à nous enduire certaines parties du corps.

Une violente crise éclata. Une dispute mémorable qui me fit prendre conscience du potentiel agressif d'une épouse trahie, mais je méritais complètement tout ce que ce que je venais de récolter.

Depuis ce jour, plus rien ne fut comme avant dans notre couple. Lorsque Luna daignait m'adresser la parole, elle ne faisait que de se plaindre de notre vie sur Femina. Paris lui manquait et elle parlait sans arrêt de quitter cette planète. Elle ne supportait plus la pluie incessante, ni l'interdiction de se promener, à cause de l'édification d'une barrière électrique de 20000 Volts dans les environs de la ville. En résumé, mon épouse voulait partir de Cosmos, et aussi me quitter. J'ai eu beau lui jurer que tout était fini avec Varna, et que jamais plus je ne mangerais de chantilly, celle-ci ne démordait plus de ses intentions. Un petit quelque chose la retenait de faire ses valises, mais pour encore combien de temps ?

Après un repas durant lequel nous nous étions regardés en chiens de faïence sans échanger un mot, j'avais tenté une approche auprès de mon épouse que je n'avais pas honorée depuis un mois. Luna demeura aussi froide qu'une veuve sicilienne et alla se coucher sans un mot. Dépité, je m'affalai sur le canapé du salon et regardai un épisode de ma série préférée.

C'est à ce moment que je reçus l'appel de mon employeur. Une voix féminine aussi charmante que professionnelle, m'indiqua qu'un collègue monteur avait eu un accident alors qu'il finalisait une mission très urgente de la plus haute importance. En résumé, Artémis avait besoin de moi. Cette mission ne devait pas durer plus de vingt-quatre heures, mais il fallait démarrer au pied levé. J'acceptai la mission sans hésiter.

Je fus étonné de l'adresse communiquée par la charmante voix sexy. Alors que je m'attendais à rejoindre l'un des habituels studios de montage de la chaîne à une dizaine d'étage de mon appartement, le rendez-vous était au diable vau vert, à l'autre bout de la ville. Je laissai ma femme boudeuse dans notre chambre et je me rendis sur mon lieu de travail sans la prévenir.

Je ne le savais pas encore mais c'était la dernière fois que je voyais Luna.

J'avais déjà travaillé avec le réalisateur, considéré comme une pointure dans le milieu de la télévision. Fred Carnot était l'une des stars d'Artémis, l'un de ses piliers incontournables. Il représentait la chance à ne pas manquer, de me remettre à bosser régulièrement. D'un caractère excentrique, voire parfois très surprenant, Carnot était aussi connu comme étant un chaud lapin auprès des secrétaires et scripts. Aucune de ses assistantes n'avait plus de vingt-quatre ans, et toutes possédaient des mensurations dignes de la Playmate du mois.

Plusieurs années auparavant, nous avions monté ensemble un documentaire sur l'inauguration de la tour Zébra. Une cérémonie somptueuse qui était passée sur

toutes les chaînes d'Artémis à l'heure de grande écoute. Il était rouquin, portait un catogan et toujours le même complet Armani blanc, et se vantait dès qu'il le pouvait d'avoir fait venir ses mocassins jaune chameau directement de Milan, la capitale mondiale de la chaussure.

Si l'adresse était bien la bonne, je fus surpris de me retrouver devant une porte d'appartement lambda dans la tour American Express. Sur celle-ci était scotché un bout de papier portant l'inscription au feutre « studio de montage ». Après avoir sonné, un énorme type, poilu comme un singe, et basané comme un lutteur turc, ouvrit la porte en me toisant. Je lui annonçai que j'étais le monteur tant attendu. Peut-être était-il tout bêtement muet ou peu coutumier des bonnes manières, mais mon guide demeura de marbre et ne prononça pas un seul mot. Il ne portait pas l'éternelle chemise hawaïenne, très en vogue dans le milieu audiovisuel, mais était vêtu de noir comme pour un enterrement.

Il émit un vague sourire qui s'élargit à cause d'une vilaine balafre qui occupait transversalement une bonne partie de son visage. Je le suivis dans un dédale de couloirs et de pièces sombres vides. J'arrivai devant la seule pièce éclairée où se trouvait Fred Carnot assis devant une bécane Avid. Un deuxième gorille tout en noir se tenait assis à côté de lui, ne daignant pas lever les yeux de son manga à mon arrivée. Lorsque Fred Carnot me reconnut, sa mine s'affaissa littéralement, il ne semblait pas vraiment ravi de me voir. Je pensai qu'il devait être sous pression ou qu'il était déçu de ne pas voir rappliquer un autre monteur plus confirmé que moi pour terminer le montage.

Quoique ma venue ne soulevât pas l'enthousiasme escompté, je décidai de renouer les liens distendus entre nous en lui tendant la main avec un grand sourire, et en priant qu'il se souvienne de mon existence.

« Salut Fred, content de travailler pour toi ! Tu te souviens de notre dernière collaboration ? »

Il resta un moment dans un vide sidéral impressionnant avant de me faire signe d'un geste las, de venir le rejoindre.

« Viens, assieds-toi. Il reste quelques trucs à monter. Presque rien, mais il ne faut pas qu'on traîne trop. Cette commande est importante. »

Il me parla sans me regarder, et sans quitter des yeux son voisin de droite.

« Fred, je suis à tes ordres. De quoi s'agit-il ? Une fiction ? Un pilote pour une nouvelle série à venir ? »

« Non c'est un documentaire prévu pour une diffusion à l'heure de grande écoute. On devait terminer aujourd'hui, mais Barney ne s'est pas présenté ce matin. On n'a aucune nouvelle de lui. Il a disparu. »

« C'est pas dans ses habitudes. S'il était souffrant, il aurait appelé. »

« Je sais mais personne ne sait où il est passé. »

Fred Carnot semblait fatigué, très fatigué.

« En tout cas je suis là. Tu peux compter sur moi. »

« On a fait le plus gros boulot. Il reste deux longues scènes. On se met au travail ? C'est comment ton nom déjà ? »

« Yvan Yacoub. »

Nous nous plongeâmes dans le montage. L'ambiance était studieuse et professionnelle. Fred Carnot et moi ne quittions plus les deux moniteurs qui contenaient le logiciel de montage, ainsi que celui du moniteur vidéo. Je tapotai docilement les ordres de Carnot sur le clavier de l'Avid. A six heures du matin, je lui fis signe que j'en n'en pouvais plus et que notre Avid, aussi chaude qu'une bouillote, risquait de nous lâcher si on ne l'éteignait pas pendant une heure.

« Désolé mais je ne suis plus bon à rien ! »

Fred Carnot resta muet comme une carpe.

« Fred, tu ne veux pas faire une pause ? »

Son voisin en noir sortit de sa léthargie et de la lecture de son manga. Il me répondit avec un accent à couper au couteau.

« Reprenez un café, cela ne devrait plus être très long. »

« Non vous n'y êtes pas. J'ai besoin de beaucoup plus de temps qu'une pause capuccino pour recharger mes accus ! »

« Un café, et vous retournez au boulot. »

« Je ne travaille pas ainsi. »

Une tension palpable s'invita dans la petite salle. Les regards de nos deux anges gardiens fumant à tour de rôle n'arrangeaient pas les choses. Les sourcils noirs de leurs visages dignes de charbonniers, se soulevaient exagérément, m'informant qu'ils n'étaient pas du tout contents de mon attitude contestataire. Mais je demeurai obstiné, arc-bouté sur mes positions. J'avais besoin de dormir rien qu'une heure sur le canapé.

« Je connais mes droits. Après quatre heures de travail, une pause d'une demie heure minimum est obligatoire, mission urgente ou pas. »

Fred Carnot me regardait comme si j'étais un extra-terrestre. L'homme en noir se présenta comme étant le producteur pour justifier sa présence dans le studio. Mais il ressemblait davantage à un truand qu'à un nabab soucieux de son argent. Il se leva lentement et s'approcha de la cafetière, remplissant avec autorité mon bug à ras bord. Puis il fit pivoter ses cent kilos vers nous et posa le bug devant moi, avant de s'adresser à Carnot.

« On n'a plus que deux courtes séquences à monter. N'est-ce pas Fred ? Deux courtes séquences et tout sera dans la boîte. On pourra ensuite tous rentrer chez nous. »

Fred Carnot semblait liquéfié de trouille. Il bafouilla d'une voix timide.

« Euh... Oui c'est ça. »

« Une affaire de quelques heures et tout rentrera dans l'ordre. »

« Mais on a largement dépassé notre temps de travail ! Sans compter que nous travaillons dans un lieu confiné envahi par vos fumées de cigares. Au niveau santé, je ne crois pas que tout cela soit très conforme à la légalité. Je sais que mon contrat stipule une pause, et je ne vais pas me laisser marcher sur les pieds en acceptant vos conditions inhumaines ! »

J'étais aussi rouge qu'une pivoine. Je sentais mes jambes flageolantes et ma nuque raide. Le voisin de Carnot se rassit comme si de rien n'était. Il enchaîna d'une voix tranquille.

« C'est bien possible, mais le film doit être terminé ce soir ! N'est-ce pas Fred ? »

« Oui, on se remet au boulot. »

J'ai regardé Carnot. Ses mains tremblaient comme celles d'un parkinsonien.

Les deux armoires à glace rigolèrent tout bas et bavardèrent en grec.

A l'école, mon professeur de latin grec était tellement passionné, qu'il avait réussi à m'intéresser à cette langue morte et ingrate. Mais Monsieur Maillard et les années lycées devaient appartenir à une autre vie, car je ne compris pas un traître mot de leurs conversations.

Les volets étant fermés, nous n'avons plus vu le jour jusqu'à la fin de l'après-midi. Nous avons encore passé huit heures d'affilée sans décoller les fesses de nos sièges, avant d'achever l'avant dernière séquence. J'étais persuadé que nous allions faire le tour du cadran, mais je me trompais. L'un des deux hommes nous a annoncé que cette fois, nous avons bien mérité notre pause. J'en ai profité pour m'isoler dans une pièce voisine et appeler Luna. Je voulais lui dire que je serais de retour le soir même. Je voulais recoller les morceaux de notre couple, et mon cœur était lourd. Mais ma femme n'a jamais décroché. Pourtant, je savais qu'elle ne travaillait pas le samedi dans son entreprise de drapeau de meetings politiques. Peut-être était-elle en train de faire des emplettes pour se changer les idées ?

J'épiaï les deux types dont les épidermes étaient aussi fournis que ceux d'orangs outangs. Mes efforts de traduction étaient parasités par le fait qu'ils parlaient tout en mâchant du chemin-gum. Ils fumaient aussi, et pas qu'un peu des cigares de contrebande qui enfumaient la pièce. J'étais plus que surpris par le silence de Fred Carnot que j'avais connu très à cheval sur le règlement, et sans pitié pour faire respecter l'interdiction formelle de fumer en salle de montage.

Nous avons mangé d'infâmes plateaux repas sous les regards bovins de nos anges gardiens. Mais sitôt son café bu, Carnot se rua vers la salle de bain et s'y enferma. J'ai vraiment cru l'entendre sangloter derrière la porte. Très vite, mon esprit viril a immédiatement rejeté cette attitude indigne de mon collègue de montage.

C'est à partir de ce moment que le comportement de mon chef hiérarchique se dégrada sacrament.

D'abord, il prit la manie de s'enfermer à plusieurs reprises dans le petit cabinet de toilette. Vif comme l'éclair, il se levait, réussissant à chaque fois à surprendre

nos grecs. Lorsqu'il avait évoqué de sérieux problèmes gastriques, je l'avais d'abord cru. Mais à sa dernière escapade, lorsqu'il revint les yeux exorbités et le bout du nez aussi saupoudré de blanc que celui d'un clown, j'ai pigé, comme d'ailleurs les deux types en noir, que Fred Carnot avait surtout besoin d'intimité pour sniffer des rails de cocaïne.

L'une des armoires à glace fit preuve de stratégie en s'asseyant devant la porte des toilettes, réussissant à faire cesser séance tenante ce petit jeu de toxicomane en manque, indigne d'un professionnel de la télévision.

J'essayai bien de nouer des liens avec Carnot pour lui faire penser à autre chose qu'à ses prises de stimulants. Je voulais mettre entre nous une ambiance conviviale et cool. Lorsque par curiosité, je voulus savoir ce qu'était devenu Barney, le type que je remplaçais, Carnot fit la sourde oreille me faisant répéter ma question trois fois. Devant mon insistance, il m'avoua en chuchotant, qu'il avait eu un terrible accident. Il ne s'étendit pas, et coupa court, surtout lorsque notre voisin, le gros costaud hellénique émit un étrange meuglement ; parfaite expression ambiguë, évoquant aussi bien un profond mécontentement que d'importants problèmes digestifs.

Je revins à la charge pendant notre pause dîner. Nous arrivions au bout de notre travail, mais Fred Carnot ne m'écoutait toujours pas ; trop obnubilé par sa prochaine ligne de coke. Il me fit seulement comprendre à demi-mots, qu'il n'avait plus reçu de nouvelles de Barney, et qu'il ne faisait plus partie de l'organigramme d'Artémis. J'avais du mal à croire qu'il avait démissionné et qu'il était retourné sur Terre.

L'un des deux gardes quitta notre petit studio de montage. Puis, son collègue se leva de son siège et se dirigea vers les toilettes pour soulager sa vessie. Subitement, Fred Carnot se tourna vers moi et gribouilla d'une écriture nerveuse sur un post it, un message qui m'était destiné.

« Attention danger ! Caméras de surveillance ! Ne parle pas ! »

Je lus le scribouillis puis jetai un regard en biais vers mon chef. Je me posai de sérieuses questions sur son état mental, surtout après avoir inspecté le mur blanc et aveugle qui nous faisait face, le plafond, et enfin l'autre mur voisin derrière nous, aussi nus que les murs d'une cellule de moine. Je n'avais repéré aucune des fameuses caméras supposées nous espionner. A bien analyser la situation présente, j'avais des doutes sur ses capacités intellectuelles. Mais par diplomatie envers ce type qui pesait lourd dans le milieu audiovisuel, je jouais le jeu.

« Qui nous voudrait du mal ? »

« Celui qui chapeaute le film. Il va nous faire exécuter dès que nous l'aurons terminé. »

« Mais pourquoi ? On n'a encore jamais vu un technicien se faire tuer parce qu'il fabriquait de la daube ! Si cette idée faisait son chemin, il ne resterait plus grand monde vivant autour de nous ! »

Fred Carnot dut trouver que je m'étendais un peu trop par écrit et voulut nous faire gagner du temps. Laissant tomber les post it et méprisant les caméras espionnes, il me chuchota.

« Toute l'équipe du film a disparu. Les dix-huit techniciens, y compris les acteurs ! »

« Tu déconnes ? »

« Non, j'ai eu des coups de fils de plusieurs épouses de mes anciens collègues qui s'inquiétaient de leur absence, et qui pensaient que le tournage était prolongé. Et Maria ne m'appelle plus. Elle ne répond à aucun de mes sms. »

« Qui est Maria ? »

« Ma scripte. J'avais le béguin pour elle, nous étions devenus très proches. Je suis certain qu'ils l'ont liquidée, comme les autres. Ces types ne veulent pas laisser de traces derrière eux ! »

Je regardai Carnot avec un sentiment trouble. L'image de sa sortie des toilettes le nez enfariné de poudre colombienne revint me hanter. Une petite voix me disait qu'il était devenu parano et que son abus de cocaïne n'arrangeait pas les choses. Cette Maria avait dû bêtement en avoir marre de lui, et avait mis les voiles pour avoir la paix.

« Elle est peut-être repartie sur Terre ? »

« Non ! Ils sont tous morts... Et toi et moi nous sommes les prochains... »

« Fred, reprends toi ! Tu déconnes sérieusement. Notre employeur est Artémis. Pourquoi voudrais-tu que cette chaîne de télévision respectable, qui produit des séries pour enfants et des documentaires animaliers, s'acoquine avec je ne sais quelle mafia locale pour faire exécuter ses fidèles employés par des tueurs grecs ? Tu peux me donner une raison valable pour que j'adhère à cette version plus que farfelue ? »

« Tu n'as donc pas compris ? »

« Comprendre quoi ? »

« Yvan, concentre-toi deux minutes. Il faut que tu regardes ce film plus attentivement. »

« Je croyais que c'était un documentaire. »

« Non ! Ce n'est pas un documentaire mais une bombe qui va déclencher un cataclysme ! L'anarchie va se répandre comme une épidémie dès que les gens l'auront vu ! »

« Il suffit d'en empêcher la diffusion. Et d'ailleurs, pourquoi depuis tout ce temps, n'as-tu pas prévenu la police ? »

« Artémis est mon unique employeur, et j'ai besoin de bosser pour gagner ma vie. Je croyais qu'ils se limiteraient à diffuser ce maudit film. Mais lorsque j'ai appris que les autres avaient disparu, parce qu'ils les avaient éliminés, c'était trop tard. J'étais coincé. »

A ce moment, nous avons entendu le bruit de la chasse d'eau de l'autre côté de la porte. Nous nous sommes raidis sur nos chaises, imitant à la perfection l'at-

titude studieuse de deux monteurs professionnels en plein travail intensif.

« Mais...La dernière scène est pratiquement montée ! »

« J'ai fait une copie en douce. J'ai caché un Blu-ray dans le premier tiroir de la table. Il suffira que tu le... »

La porte s'ouvrit brutalement. Le gorille s'approcha de nous et fit grincer la chaise en s'asseyant. Il posa ses énormes mains poilues sur la table et nous regarda avec attention sans dire un mot. Son regard ressemblait à celui d'un gros matou tout content de fixer la souris qu'il va dévorer.

Je réfléchis à ce que Carnot venait de murmurer dans le creux de mon oreille. Nous approchions de la fin du montage. J'avais sous les yeux les images que nous montions. J'observai les séquences plus attentivement, pour essayer de comprendre en quoi ce que nous mettions bout à bout pouvait devenir une bombe destructrice et causer un vent de panique dans notre bonne ville de Cosmos. Je ne croyais pas un mot de ce que Carnot m'avait dit, et n'avais pas confiance en ce brillant réalisateur qui s'avérait n'être qu'un banal toxicomane, n'hésitant pas à sniffer ses produits illicites sur notre table de montage. Cette drogue devait être son unique moyen de supporter la pression pour être dans les délais coûte que coûte. Le gros grec semblait s'être endormi sur son manga. J'en profitais pour questionner à nouveau Carnot par post-it interposé.

« Je ne comprends rien à ce que nous montons ? Si c'est un documentaire pourquoi y a-t-il des acteurs professionnels ? J'ai reconnu Mariott. »

Fred Carnot éclata en sanglot. Il réussit à me prendre de court. Nouvelle preuve s'il m'en fallait, qu'il était au bout du rouleau. Par dépit, je déchirai mon message et le jetai rageusement dans la poubelle.

Plus tard, lorsque je m'en rendis compte, je fis remarquer à Carnot qu'il n'y avait pas de générique. Celui-ci ne prit même pas la peine d'écrire sur son post it. Il me lança un regard franchement désespéré avant de me murmurer.

« Il n'y a pas de générique parce que personne ne doit savoir qui a fait ce film. »

Je passai au ralenti la dernière séquence que nous avions montée en simultanément. La scène se déroulait dans la médina au cœur de Babel-Oued. Mariott, un vieil acteur qui avait connu son heure de gloire vingt ans plus tôt, jouait le rôle d'un clochard en guenilles qui gesticulait et hurlait comme un possédé. Il était suffisamment maquillé pour ne pas être reconnu dans la foule de passants. Subitement, il brandissait quelque chose au-dessus de sa tête. L'image était floue et j'étais en train de régler la mise au point sur lui, lorsque je sentis dans mon dos la présence du grec qui m'observait avec curiosité. Sans aucune hésitation, je repris mon travail de montage.

Une heure plus tard, débarqua le deuxième garde du corps. Lorsqu'ils se parlèrent, j'eus cette fois plus de facilité à saisir des bribes de leur conversation. Notre gros gardien s'appelait Janos et l'amateur de chewing-gum était son cousin. Ce dernier lui annonça que le grand patron était dans les parages. Ils se racontèrent quelques

blagues intraduisibles sur la capacité de Carnot, qu'ils surnommaient entre eux l'aspirateur, à sniffer un gramme de cocaïne à la minute. Puis, Janos évoqua notre proche avenir et lui posa la question sur ce qu'il devait faire de nous. Avant de lui répondre, son cousin vérifia que nous ne l'écoutions pas. Je fis semblant de pianoter sur le clavier de l'Avid, et je compris sa réponse, aussi limpide que l'eau de roche. Il n'y avait aucun doute sur le sens de ce que je venais d'entendre. Le mâcheur de chewing-gum avait dit : « Dès que le montage est fini, tu les tues tous les deux. »

Je venais d'avoir la preuve que j'aurais dû faire confiance à Carnot au lieu de le juger et de le considérer comme un paranoïaque bourré à la coke.

Mais il était trop tard. Nos deux gardes du corps s'approchèrent de nous. Ils remarquèrent le noir sur le moniteur de notre machine. Janos s'adressa à nous, sans manquer de nous envoyer la fumée infecte de son cigarillo bon marché dans la figure.

« Fini documentaire ? »

Je regardais Fred Carnot qui pâlit et qui lui répondit à contre cœur.

« Oui, c'est terminé. »

Le type sembla satisfait mais ne desserra pas ses mâchoires de bouledogue. Il fit quelques messes basses avec son cousin, puis sortit de la pièce. Je me dis que nous avions encore une minuscule chance de nous sortir de leurs griffes. Mais Fred Carnot choisit ce moment pour se ruer de nouveau dans les toilettes. Il bondit avec l'agilité d'un fauve jusqu'au cabinet de toilette et s'y enferma, ce qui surprit le gros grec. Furieux, ce dernier se leva, hésita, et finalement revint vers moi. Je sentis le poids d'une épée de Damoclès au-dessus de ma tête. Je le regardai dans les yeux et lui fis signe que j'avais oublié un dernier réglage nécessaire à la finalisation du film. J'en profitai pour pianoter sur le clavier de ma bécane de montage. Sans hésiter une seconde, j'effaçai instantanément tout notre travail. Le grec me regarda soupçonneux, mais préféra s'occuper de Carnot. Il tambourina avec insistance sur la porte, tout en le priant de sortir de sa tanière. Sa grosse voix méditerranéenne ressemblait étrangement à la voix du Loup dans le conte du petit chaperon rouge. Carnot était terrorisé et sa voix devint hystérique et haut perchée. Il annonça qu'il allait se servir de son portable pour avertir la police, ce qui ne plut pas du tout au grec qui se métamorphosa alors en un bélier énervé. Le colosse balança une série de puissants coups de pieds dans le battant ridiculement fin de la porte en contreplaqué. Il réussit bientôt à créer un trou suffisamment grand pour entrevoir Carnot. Il souleva sa veste dans le feu de l'action, révélant la présence d'un gros calibre dans son holster en cuir. Cela confirmait qu'il n'avait rien d'un producteur, mais plutôt le profil d'un assassin ; un tueur à l'ancienne qui se servait encore d'un revolver à balles plutôt qu'un pistolet laser. Je fixai ma machine de montage en réfléchissant au moyen de sauver ma peau. Je me saisis du Blu-ray qu'avait caché Carnot dans le tiroir, avec la ferme intention de le donner à la police. Le tueur me tournait le dos, occupé à défoncer ce qui restait de la porte. Silencieusement, je réussis à sortir du studio de

montage. Je venais d'agir comme un lâche. J'abandonnai mon collègue de travail, persuadé que je n'aurais rien pu faire face à un tueur professionnel. Je prenais la pire décision de ma vie, mais je sauvais ma peau. Je traversai rapidement l'appartement désert, plongé dans le noir. Je pouvais entendre les lointains coups du grec. En m'approchant de la porte de sortie, je retins ma respiration. Ma fuite m'avait semblé beaucoup trop facile, Janos devait être posté de l'autre côté. J'ouvris lentement la porte. La voie était libre. La chance était vraiment avec moi. Je courus à perdre haleine dans le couloir, et pris l'ascenseur jusqu'au parking où j'avais laissé mon fuop. Il était minuit passé de quelques minutes lorsque je démarrai mon vieil aéroglisseur, un Slider XLS, moteur de 10cv, sustentation séparée par centrifuge, des jupes hybrides, peint en rouge camion de pompier avec deux couches d'époxy, 4 à 5 litres à l'heure, hélice à pas variable.

Puis la pluie commença à tomber. Une énième averse, aussi violente et drue que toutes celles qui avaient déjà sévi dans la journée. Je rejoignis la voie express qui était déserte.

Je cherchai sur mon GPS la localisation du commissariat le plus proche, qui m'indiqua un itinéraire jusqu'à la tour Barclays ; ce qui faisait une bonne trotte.

J'essayai aussi de joindre Luna pour lui dire de déguerpir au plus vite, mais elle ne décrocha pas. Je savais que ces tueurs grecs seraient sacrément en colère après s'être rendu compte que j'avais saboté leur satané film. Ils viendraient directement à mon appartement, puisqu'ils connaissaient mon adresse, et ne se gêneraient pas pour faire du mal à ma femme. J'eus aussi une pensée pour ce pauvre Fred Carnot. Je l'avais lâchement abandonné et condamné à une mort certaine, alors que j'aurais pu tenter de faire quelque chose.

Mon aéroglisseur remonta péniblement vers la tour Barclays. La paire d'essuie-glaces balayait à la vitesse maximale mon parebrise submergé par des cascades d'eau incessantes. Le monde de l'humidité ne lâchait plus son emprise aquatique sur mon modeste fuop. Je voguai sur une mer déchaînée contre un vent de face qui dévia plusieurs fois ma trajectoire. J'évitai de justesse plusieurs embardées. Je rappelai encore ma femme, mais sans plus de succès. Pourquoi Luna ne répondait-elle pas ? Je roulai concentré et réfléchissant, lorsque des pensées désastreuses envahirent mon esprit. Des idées noires et angoissantes, aussi corrosives que de l'acide. Mon inquiétude venait du silence radio prolongé de l'amour de ma vie, la pépite de mes nuits. Luna ne répondait toujours pas à mes Sms appuyés et pourtant explicites de vider urgemment les lieux. Je ne voyais toujours pas de véhicule dans mon rétroviseur, alors que les grecs devaient s'être rendu compte depuis longtemps de mon évasion. Peut-être que ces types avaient tout bêtement pris un autre moyen de transport. Probablement l'un de ces speeder lambda à propulsion à impulsion avec vitesse de croisière de 750 kilomètres à l'heure. Nous n'étions plus au Moyen Age mais en 2421. Un engin plus proche de notre époque que mon antique aéroglisseur ne

dépassant pas les soixante-dix kilomètres à l'heure. Avec un tel engin, les grecs devaient être arrivés depuis longtemps chez moi et m'attendaient en compagnie de Luna.

A travers le balayage de mes essuie-glaces à bout de souffle, et mon parebrise ruisselant, je vis une gerbe étincelante tendant entre le rouge vermillon et l'orange. Quelque chose, qui ressemblait à une météorite, passa au-dessus de moi.

C'était un super étendard en train de me survoler. L'énorme engin frôla dangereusement les grands éclairages publics avant de se poser verticalement trois cent mètres en amont sur la voie express, ce qui était formellement interdit.

Je n'eus évidemment pas le temps de voir grand-chose de l'engin, mais j'étais prêt à parier que mes deux tueurs helléniques se trouvaient à son bord.

Je tentai une manœuvre périlleuse consistant à braquer sans frein mon aéroglisseur, pour opérer un demi-tour. Mon véhicule dérapa et percuta franchement le rail de sécurité, côté droit. Puis il entama une glissade durant laquelle je ne contrôlai plus grand-chose. Brusquement plusieurs coups de feu retentirent.

Mon parebrise s'étoila après avoir été touché par plusieurs impacts. Une balle passa très près de ma tête avant de faire voler en éclat la vitre arrière. Deux autres balles pulvérisèrent les pales de mon aéroglisseur. Enfin, un long soupir m'informa que les deux jupes de mon Slider avaient été touchées par un tir, et qu'elles se dégonflaient rapidement. J'étais immobilisé, et je mis trop temps à réagir pour quitter mon poste de pilotage. La première balle transperça mon cou juste en dessous de la pomme d'Adam. Mais la suivante m'atteint à la tête et me laissa ko.

Au fin fond de ma conscience agonisante, ne m'arrivaient plus que les nombreux flic floc produits par la pluie qui cognait sur le toit en aluminium de mon Slider. Combien de temps s'écoula avant que je ne réussisse à ouvrir un œil ? Je crus apercevoir les deux silhouettes massives de mes tueurs qui s'avançaient vers moi. Ils pointaient bien inutilement leurs pistolets dans ma direction. J'étais à leur merci, totalement neutralisé. Je ne sentais plus rien que l'odeur de mon sang qui se répandait partout dans l'habitacle éventré. Le liquide rouge coulait le long de mon cou pour se mêler aux flaques d'eaux demeurées prisonnières dans les creux de la banquette.

Le temps me parut interminable. Je me détachai en douceur de ce monde terrestre pour quitter à jamais la folie meurtrière animant certains de ses habitants. Les secondes s'écoulaient si lentement qu'elles devenaient éternelles. Je me réveillai lorsque je sentis quelque chose se glisser sous ma veste, et me chatouiller le ventre. Ma première perception fut l'odeur de cigare éteint et d'after shave bon marché. Janos était en train de me fouiller en me palpant comme un douanier. Je savais ce qu'il voulait récupérer. L'une de ses grosses mains poilues s'introduit dans la poche extérieure gauche de mon manteau, alors que je me souvenais avoir fourré le Blu-ray dans la poche opposée. Visiblement, il n'arrivait pas à mettre la main sur ce qu'il recherchait. Il s'énerva et jura en grec, mais je n'eus aucune compassion pour lui,

et encore moins pour son incapacité à accomplir correctement son travail de professionnel du crime.

Mes yeux se couvrirent d'un voile opaque. Une étrange image s'imposa à mon esprit délirant. Une armée de formes oblongues me recouvraient entièrement de leurs marques baveuses. Des limaces orange et noires escaladaient mon crâne, puis glissaient paresseusement sur mon front. Les bêtes rampaient silencieusement sur le tableau bord de mon fuop. Dès l'enfance, j'avais ressenti une aversion malade pour ces gastéropodes, mais j'étais bien trop faible pour réagir et ressentir du dégoût.

Plusieurs coups de feu éclatèrent. Puis une bagarre démarra. Des coups étaient échangés et portés avec une violence de ferronnier. Parfois un impact surpassait le vacarme que produisaient les trombes d'eau. Un dernier tir eut lieu, provenant probablement de l'un des tueurs grecs. Un râle se prolongea tout près de moi. C'était le moment d'agonie d'un homme qui, sentant arriver la mort, appelait sa mère et son père à l'aide. Puis le silence. Je vis alors une immense silhouette. C'était une sorte de titan, un géant qui devait mesurer facilement trois mètres de haut. Un phénomène qui portait à bout de bras un homme. Lorsqu'il le laissa lourdement tomber, ce dernier lança un hurlement à faire froid dans le dos, juste avant que ne survienne un effroyable craquement. Sa colonne vertébrale venait de se casser net en deux...

Le géant s'approcha de moi et me couvrit de son ombre noire. Il posa sa main sur mon front. La voix grave mais chaleureuse de mon sauveur me réconforta.

« Tu ne crains plus rien gadjo. Je vais t'emmener chez mon peuple. Makto prendra soin de toi. »

Sur son dos, je sentais chaque tressautement lorsqu'il commença à descendre lentement l'une des issues de secours de la voie express. Il emprunta l'un de ces escaliers de service en colimaçon dont personne n'avait jamais su où ils menaient. Le géant ahanait à chaque degré. Nous nous enfoncions vers les entrailles de la terre.

Je me sentis divaguer, j'étais totalement inconscient mais je pouvais tout entendre. J'avais quitté mon corps. Mon esprit volait au-dessus de moi. Puis nous touchâmes la terre ferme.

Le géant s'exprima dans une langue que je ne connaissais pas. Il appelait à l'aide. Des gens lui répondirent dans le même dialecte incompréhensible. Ils vinrent à sa rencontre et s'approchèrent de moi. Je perçus l'inquiétude que ressentaient à mon égard ces gens qui ne me connaissaient pas. Le géant me déposa délicatement sur un matelas dans un endroit à l'abri de la pluie. J'entendis des sons trop métalliques et bruyants pour imaginer qu'ils puissent provenir d'une chambre confortable. J'aurai plutôt parié sur l'un de ces fûts métalliques utilisés pour les canalisations.

Quelqu'un s'approcha de moi. Il me fouilla et vola mon portefeuille. Puis il prit beaucoup de temps pour regarder l'état de mes blessures.

« Salut Yvan Yacoub ! Ne t'inquiète pas. Je suis médecin. Tu es gravement blessé.

Nous ne pouvons pas te garder ici, ce serait dangereux. Je te donne ma parole que nous ne préviendrons pas la police. Si tu as des ennuis avec des types peu recommandables, le mieux serait que l'un de tes proches vienne ici pour s'occuper de toi. Ta femme par exemple, car je vois que tu portes une alliance. L'un des nôtres va la prévenir mais est-ce que l'adresse indiquée sur ta carte d'identification est correcte ? Appartement 020657 dans la tour HSBC. C'est bien là que tu habites Yvan ? »

« Aaaarggh ! »

« Hein ? Gadjjo ? »

Je ne pouvais plus parler, une barre de métal avait envahi ma gorge. Je réussis à opiner de la tête pour confirmer ses dires, avant de m'évanouir.